

Itinéraires

**Itinéraires**

Littérature, textes, cultures

2012-2 | 2012

**Intime et politique**

---

## « La tache rouge de l'espoir... », dans *Fibrilles* de Michel Leiris

Marianne Berissi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1141>

DOI : 10.4000/itineraires.1141

ISSN : 2427-920X

### Éditeur

Pléiade

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 105-118

ISBN : 978-2-336-00027-5

ISSN : 2100-1340

### Référence électronique

Marianne Berissi, « « La tache rouge de l'espoir... », dans *Fibrilles* de Michel Leiris », *Itinéraires* [En ligne], 2012-2 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1141> ; DOI : 10.4000/itineraires.1141

---



*Itinéraires* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## « La tache rouge de l'espoir...<sup>1</sup> », dans *Fibrilles* de Michel Leiris

### **Abstract**

Michel Leiris' autobiography, by revealing the political potential of the writing of the intimate, shakes the certainties of the twentieth century dedicating the partition between committed writing and withdrawal within oneself. The poet invites us to reconsider the relationship between literary activity and political activity, to question the literature as expression of politics, to examine the relationship between political engagement and aesthetic engagement. The trip to China in 1955, narrated in the third volume of *La Règle du jeu, Fibrilles*, leads Leiris to explore the territories that link the discovery of others to introspection, altruism as a form of solipsism so as to place the experience of intimacy in the heart of politics. The collapse told in this volume is thus closely linked to the collapse of his faith in socialist construction and revolution, so that Leiris comes to partially attribute his suicide attempt, whose story occupies a wide place in *Fibrilles*, in the stagnation of the writing and in the loss of faith in revolutionary ideals, pretending to forget for a moment disappointments in love he gives for obvious cause for his action. The feeling of relative failure of the autobiographical enterprise as like as the Chinese narration resound as a lucid awareness of its limits by an honest man engaged with his time.

Keywords : autobiography, political commitment, aesthetic engagement, China, revolution

Mots clés : autobiographie, engagement politique, engagement esthétique, Chine, révolution

Rappelons une évidence : la littérature du xx<sup>e</sup> siècle est traversée par la tension entre politisation et engagement d'une part et indifférence affichée ou retrait hors du politique d'autre part. Cette tension se double d'une partition générique qui tend à considérer, depuis Brecht et Sartre, que certains genres littéraires, comme le théâtre, sont plus aptes que d'autres à

---

1. Rappelons que la formule reprise par Leiris dans *Fibrilles* est d'Aimé Césaire.

exprimer l'engagement, l'autobiographie figurant ainsi le lieu du repli sur soi et du retrait explicite hors de la chose publique et des enjeux collectifs.

Une autobiographie comme celle de Michel Leiris vient faire vaciller ces certitudes et bouscule les frontières en révélant le potentiel politique de l'écriture de l'intime. Le poète « porte-venin » ou « porte-parole », tel que Leiris le définit dans *L'Afrique fantôme*<sup>2</sup>, invite à repenser les liens entre activité littéraire et activité politique, à interroger la littérature en tant qu'expression du politique tout en revisitant les rapports entre engagement politique et engagement esthétique.

À cela, plusieurs raisons, dont la principale tient sans doute au fait que, comme le démontre Jacques Rancière dans l'article « L'historien, la littérature et le genre biographique<sup>3</sup> », la révolution qui s'est opérée par l'avènement de la littérature « comme régime moderne de l'art de la parole<sup>4</sup> » a eu pour effet de « promouvoir la vie anonyme des êtres quelconques au rang de vérité muette à déchiffrer dans les archives » quand a pris fin « l'ordre représentatif classique qui séparait la clarté des actions de l'obscurité de la vie<sup>5</sup> ». La révolution opérée par Leiris dans le domaine de l'autobiographie n'est pas étrangère à cet ordre de choses. L'œuvre leirisienne suggère en effet que la valorisation de l'individu et de son regard est de nature à interroger les structures sociales et politiques, tout en étant elle-même le produit de ces structures. D'où le paradoxe que Leiris ne manque pas de relever entre un régime endogène et un régime exogène de faits, paradoxe qu'il exprime de manière tout à fait originale par une tentative pour dépasser l'aporie à laquelle il se trouve confronté, ce dont le troisième volume de *La Règle du jeu*<sup>6</sup>, *Fibrilles*<sup>7</sup>, se fait l'écho.

### « Aimer sans illusions, militer sans joie<sup>8</sup> »

La dévalorisation de soi, récurrente dans l'œuvre leirisienne, n'est-elle qu'un dispositif psychique ou bien relève-t-elle de la remise en cause de cet héritier d'une bourgeoisie honnie qu'incarne l'auteur ? Telle est la question qui se pose clairement à la lecture des nombreux passages dans lesquels Leiris évoque la tache dont il aura toute sa vie tenté de se défaire. Qu'il fustige ses « prétentions intellectuelles naissantes et [s]on snobisme de petit

2. Michel Leiris, *L'Afrique fantôme* [1934], Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1996, p. 450.

3. Jacques Rancière, « L'historien, la littérature et le genre biographique », dans *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 189-204.

4. *Ibid.*, p. 196.

5. *Ibid.*, p. 198.

6. Michel Leiris, *La Règle du jeu* [1948-1976], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

7. Michel Leiris, *Fibrilles* [1966], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

8. *Ibid.*, p. 751.

bourgeois<sup>9</sup> », qu'il exprime sa honte vis-à-vis de l'Algérie qu'il a mal jugée, « tout imbu [qu'il était] de dilettantisme bourgeois<sup>10</sup> » ou bien que, revenant sur l'épisode de Khadidja<sup>11</sup>, il condamne son « esprit colonial<sup>12</sup> » d'alors, on le voit aux prises avec la critique qu'avait proférée à son encontre, dès 1938, un article sévère de Georges Sadoul paru dans la revue *Commune*, à propos du « Sacré dans la vie quotidienne » :

L'article de Michel Leiris n'est rien d'autre qu'une suite de souvenirs d'enfance. [...] De tels souvenirs peuvent être utiles pour étudier la psychologie d'un petit bourgeois né dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement au début du siècle, mais leurs applications en sociologie – et même en sociologie sacrée – me paraissent un peu limitées<sup>13</sup>.

S'il confesse avoir cru un temps que l'engagement politique serait un remède efficace à son mal de vivre, qu'« aider les prolétaires à rejeter le joug bourgeois, cela se présentait – logiquement – comme une solution à nombre de [s]es problèmes<sup>14</sup> », Leiris perçoit bien vite que sa « position funambulesque d'éternel inadapté<sup>15</sup> » ne lui permettra pas de trouver un quelconque équilibre dans l'engagement réel. Qui plus est, l'adhésion au PC et à la CGT provoquent chez lui un malaise tel qu'il éprouve le besoin d'un « lâcher tout<sup>16</sup> », à l'origine du voyage en Égypte puis en Grèce relaté dans *Fibrilles*.

Revenu de cette première déception, Leiris parvient à une conclusion tout à la fois paradoxale et dérisoire : son engagement politique est une évidence naturelle pour la génération à laquelle il appartient, de sorte qu'« on ne saurait ne pas être engagé politiquement<sup>17</sup> », de même que cet engagement ne peut avoir d'autre vocation que de se situer naturellement « à gauche ». Pour autant, l'écrivain ne peut se départir d'une réticence à l'égard de l'action politique, tout aussi naturelle chez lui, quand bien même il ne s'agirait que d'un militantisme pacifique.

---

9. *Ibid.*, p. 634.

10. *Ibid.*, p. 736.

11. Khadidja est présentée par Leiris comme une « fille publique [...] rencontrée quand [il était] soldat à Revoil Beni-Ounif » (*La Règle du jeu*, *op. cit.*, p. 462) où il est affecté comme maréchal des logis entre 1939 et 1940 et dont l'évocation occupe plusieurs pages de *La Règle du jeu*, en particulier dans les sections « Vois déjà l'ange... » de *Fourbis* et « La fière, la fière... » de *Fibrilles*.

12. *Ibid.*, p. 734.

13. Georges Sadoul, « Sociologie sacrée », *Commune. Revue littéraire pour la défense de la culture*, n° 60, sept.-oct. 1938, p. 1515-1525, reproduit et présenté par D. Hollier dans *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, 1979, p. 853-860.

14. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 581.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*, p. 582.

17. *Ibid.*, p. 744.

Ici ressurgit le fantôme du héros qui hante Leiris, lui qui dit avoir toujours préféré les rôles de second : le militantisme n'est qu'un « pis-aller pour celui qui ne devient pas un héros<sup>18</sup> » et qui est « progressiste à défaut d'être révolutionnaire<sup>19</sup> ».

Tout compte fait, la boucle est bouclée, selon son expression favorite : il croit échapper à la condition de petit-bourgeois qu'il exècre par son engagement militant, lequel s'avère n'être qu'un engagement de « petit bourgeois<sup>20</sup> », car force est de constater qu'il n'a, dit-il, que des « velléités révolutionnaires », ne faisant preuve d'aucune « vraie ferveur militante<sup>21</sup> ».

Ce paradoxe s'exprime, sous forme dégradée, dans l'anecdote de l'hôtel de Palerme où Leiris évoque le dilemme qui se pose, dit-il, « aux bourgeois de [s]on espèce imbus d'idées de gauche<sup>22</sup> » :

Si j'avais été sollicité pour l'achat d'un insigne<sup>23</sup>, j'aurais certainement acquiescé ; mais, moi qui ne voudrais d'ailleurs pas non plus porter à ma boutonnière une décoration ou n'importe quelle autre marque d'affiliation, n'aurais-je pas jugé suprêmement inconvenant de le garder épinglé au revers de ma veste quand, au retour de notre promenade, le moment serait venu de pénétrer dans le hall de l'hôtel et de demander la clef de notre chambre au petit homme à cheveux gris et bouche chagrine qui porte avec tant de dignité sa livrée noire de portier<sup>24</sup> ?

Comme par contagion, la ferveur militante, à connotation religieuse, qui lui fait défaut est associée à la fureur poétique par un Leiris qui tente une impossible réconciliation entre poésie et héroïsme. Rêvant tout à la fois de pouvoir « émouvoir par l'amour, et mouvoir par l'action politique<sup>25</sup> », il en vient à tenter de trouver un compromis entre les engagements poétiques qu'il a rêvés et les engagements politiques dont il se défie.

S'il affirme s'être tenu longtemps éloigné de deux « écueils » : l'art pour l'art et les engagements sociaux<sup>26</sup>, la question de l'engagement esthétique comme corollaire de l'engagement politique n'est pourtant jamais éludée : « on ne peut pas se borner à être non conformiste sur le plan seul de l'art », admet-il<sup>27</sup>. Il lui apparaît donc aussitôt que la poésie est l'autre choix qui s'offre à lui dans le refus de la condition de petit-bourgeois :

18. *Ibid.*, p. 756.

19. *Ibid.*, p. 761.

20. Michel Leiris, *Journal*, Paris, Gallimard, p. 489.

21. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 744.

22. *Ibid.*, p. 556.

23. Lors de la fête de *L'Unità*, organe du Parti communiste italien, à laquelle il se rend lors de son séjour à Palerme en 1956.

24. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 556.

25. *Ibid.*, p. 758-759.

26. *Ibid.*, p. 752.

27. *Ibid.*, p. 553.

Être un poète. Si celui qui tient à être tel sans usurper doit *vivre poétiquement* et rejeter l'esprit bourgeois – routinier et prosaïque par là même – cette rupture plus ou moins manifeste et plus ou moins radicale peut revêtir bien des aspects dont la vie de bohème, avec son décousu, n'est qu'un échantillon entre autres et trop classé, de nos jours, pour n'être pas suspect quoique poussée à fond, elle puisse toucher à l'héroïsme<sup>28</sup>.

Mais de la littérature, il se défie tout autant comme d'un reste d'éducation bourgeoise. De retour de Chine, il remet en question, non sans une pointe d'ironie, son activité littéraire : « Mais le pivot de tout cela reste l'édification du socialisme en Chine et je vois mal comment une activité du type de celle qui m'absorbe pourrait être classée ailleurs que parmi les reliquats bourgeois – si ce n'est féodaux – qui appellent une rééducation<sup>29</sup>. »

Cette condamnation suggère qu'il ne parvient pas à dépasser la partition instaurée par l'héritage classique entre l'action et l'écriture ou plus précisément, comme l'explique Rancière, qu'il reste fidèle à cet ordre représentatif qui « liait à la supériorité de l'action sur la vie une certaine idée de la parole<sup>30</sup> ». Cette idée se fait jour dans la série de questions qui inaugure le dernier chapitre de *Fibrilles* :

Fût-elle la plus détachée, toute poésie libre et sincère contribue-t-elle à l'avènement d'un âge de liberté et de vérité? [...] Beau parleur lui aussi, le tribun ne va-t-il pas plus loin que le poète et le don Juan, puisque son rôle est d'émouvoir, non pour susciter chez autrui une flambée tout intérieure, mais pour mouvoir vers un but de large envergure ceux qu'il aura touchés<sup>31</sup>?

Le malaise provoqué par l'accueil réservé à son opus précédent, *Fourbis*, longuement décrit et analysé par Leiris, ne se résout-il pas dans l'abandon d'un des mythes tenaces du début du xx<sup>e</sup> siècle : « À jamais, un mythe au moins était détruit : celui de l'écrivain rebelle, situé en marge à tel point qu'il n'est plus à proprement parler un écrivain<sup>32</sup>. »

Certes, un tel constat est lié aux circonstances du voyage politique récent qui l'invite à réévaluer son travail autobiographique à l'aune de la construction socialiste chinoise, tout en faisant écho à son expérience surréaliste<sup>33</sup>, mais le début du chapitre IV de *Fibrilles* témoigne du fait que la question taraude Leiris. Il y analyse en effet la poésie en termes démocratiques :

Donc, montrant que par l'exercice de la poésie l'on pose autrui en égal, je retourne à la vérité que j'avais dégagée d'abord : apprendre qu'on ne dit

28. *Ibid.*, p. 758.

29. *Ibid.*, p. 549-550.

30. Jacques Rancière, « Politique de la littérature », *op. cit.*, p. 20.

31. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 773.

32. *Ibid.*, p. 601.

33. *Ibid.*, p. 769.

pas ...*reusement* mais *heureusement*, c'était apprendre que le langage est à deux faces, l'une tournée vers le dedans l'autre vers le dehors, et quand découvrant l'altruisme au bout de deux ou trois volumes consacrés à ma propre personne – j'assure qu'un poète ne peut pas se désintéresser du sort de son prochain, c'est de cette nature double que je tire argument, comme si l'essentiel avait déjà été inclus dans ma trouvaille ancienne<sup>34</sup>.

Constat on ne peut plus clair, semble-t-il, de la découverte d'autrui par l'introspection, de l'altruisme par une forme de solipsisme qui place ainsi l'expérience de l'intime au cœur du politique. Voilà donc Leiris à la recherche d'un *modus vivendi*.

### La quadrature des alternatives

Certains critiques ont mis au jour la charge politique du discours autobiographique leirisien, tel Roland H. Simon qui rappelle dans la conclusion de sa lecture de l'œuvre leirisienne :

Cette œuvre embrasse aussi, et c'est évident, les courants idéologiques de l'histoire de la planète, du communisme de Césaire et de Castro à l'ouest, au printemps du socialisme chinois, en passant par la décolonisation et le maoïsme de la « Révolution de 68 ». À ce titre, l'introspection d'un seul aboutit à l'histoire de tous et en déchiffre les possibles<sup>35</sup>.

On pourrait être tenté de penser que Leiris reprend et prolonge l'enseignement de Montaigne sur le rapport à autrui, ainsi que le suggérait une affirmation de *L'Afrique fantôme* : « C'est par la subjectivité (portée à son paroxysme) qu'on touche à l'objectivité<sup>36</sup> ». Mais, pour mesurer l'audace de l'entreprise, il faut sans doute rappeler, comme le fait Pierre Lassave, que :

Sans doute [...] la division du travail intellectuel entre les héritages de Freud et de Durkheim pesait alors trop en France pour que quiconque se risquât hors du récit littéraire et de la spéculation philosophique, à tenter une description du monde social à partir de soi-même<sup>37</sup>.

C'est pourtant ce à quoi se risque Leiris tout en ayant conscience du danger de l'entreprise ; preuve en est la quadrature du cercle qu'il met en scène dans ses diverses tentatives pour concilier les contraires.

S'il est désormais acquis que Leiris fut, dans sa vie, un homme engagé toujours à l'écoute des cris du monde qui l'entourait, et même caisse de

34. *Ibid.*, p. 772.

35. Roland H. Simon, *Orphée médusé. Autobiographies de Michel Leiris*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1984, p. 205.

36. Michel Leiris, *L'Afrique fantôme, op. cit.*, p. 385.

37. Pierre Lassave, « Le puzzle des graphies chez Michel Leiris », *Gradhiva*, n° 27, 2000, p. 21.

résonance de ce tumulte, il n'en reste pas moins vrai que la critique a, de manière générale, tendance à accepter la partition proposée à son lecteur : le côté du musée de l'Homme pour la *res publica* et le côté des Augustins pour les choses de l'intime.

Mouvement pendulaire auquel s'ajoute un autre va-et-vient, si routinier que c'est à peine si je songe à en parler : de mon bureau du musée de l'Homme à ma longue table de bois nu du 53 *bis*, quai des Grands-Augustins ; d'un ouvrage d'ordre ethnographique (l'histoire point encore terminée des arts plastiques en Afrique noire) à ce tome III du livre où j'essaye d'exprimer ce qui me touche le plus intimement, de sorte qu'il me faut passer – changement de tâche lié au changement de local – d'un type d'écriture tendant à rendre compte objectivement d'une masse de faits d'autant plus difficiles à organiser qu'ils me concernent de très loin, à un type opposé qu'en vérité je ne parviens pas à empêcher tout à fait d'être contaminé par le premier [...] <sup>38</sup>.

Cette partition géographique appartient à la série d'oppositions que tisse le troisième volume de *La Règle du jeu*.

Leiris explore ainsi, dans un passage assez long de *Fibrilles* sur le rapport entre microcosme et macrocosme, l'incapacité d'une révolution, fût-elle la révolution chinoise, à le libérer de ses angoisses personnelles et exprime, de manière lucide, cette question lancinante du rapport entre bien commun et destin individuel :

Est-ce agir dans un sens correct (pour soi comme pour ceux qui viendront après) que travailler à quelque chose dont on sait que chacun doit s'y consacrer pleinement (la demi-mesure étant exclue en matière de révolution) mais dont on sait aussi qu'y adhérer sans réserve peut amener à se nier en ce qu'on a de plus intime et tuer ainsi dans l'œuf ce qui serait votre véritable apport à l'œuvre collective <sup>39</sup>?

L'affirmation de cette nécessité de sauvegarder l'intégrité de l'individu, si elle ressortit à un leitmotiv de l'œuvre leirisienne, est ici envisagée dans une perspective nouvelle : il s'agit de la sauvegarder, non pas dans un souci individualiste, en « égocentriste qui montre un peu plus que le bout de l'oreille <sup>40</sup> » mais dans le souci du bien commun, pour préserver l'authenticité de la part individuelle à la contribution collective.

Le rêve échevelé et déconcertant de *Fibrilles* mettant en scène l'ami de Leiris, Aimé Césaire, est ainsi analysé comme une tentative pour trouver un compromis, un moyen de concilier les exigences de l'action politique et les aspirations personnelles :

---

38. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 779-780.

39. *Ibid.*, p. 550.

40. *Ibid.*



Ainsi résumée, la succession intermittente de phantasmes acquiert la logique d'un apologue, auquel je serais tenté d'assigner le sens suivant si j'oubliais dans quelle ambiance de malaise ces événements se déroulent : notre aspiration toute pure et comme animale à une vie non claquemurée est reléguée à l'arrière-plan par l'action politique ; mais cette antinomie entre exigences naturelles et rigueur d'une idée peut être résolue pratiquement – d'une façon qui, certes, frise l'acrobatie – avec un peu de bon vouloir et d'ingéniosité<sup>41</sup>.

Aimé Césaire est, en effet, « le seul de [s]es amis vivants en qui l'art et la politique [...] parviennent à se fondre au lieu de s'exclure l'un l'autre ou de tant bien que mal coexister<sup>42</sup> ».

Leiris ne parvient pour autant pas – ou ne souhaite pas – opérer cette partition qu'il semble pourtant revendiquer entre les divers domaines de sa sphère d'activités : le voyage en Chine, voyage politique s'il en est, puisque Leiris faisait partie de la délégation de l'Association des amitiés franco-chinoises<sup>43</sup>, n'est ainsi envisagé que du point de vue du rapport à l'intime, « comme un événement qui, dans un sens heureux, marquerait le reste de ma vie<sup>44</sup> ». La question cruciale qui se pose à lui après son retour et qu'il décide d'examiner, toutes affaires cessantes, est de savoir comment le sentiment d'euphorie suscité par ce voyage a pu s'évanouir aussi rapidement, l'examen de la question politique dût-il aboutir à une remise en cause radicale de l'entreprise autobiographique :

Car il n'est pas exclu qu'en m'attaquant à ce problème je touche d'emblée (ou presque) au nœud de ma recherche et que me soit ainsi prouvée (ce qui couperait court à toute littérature) l'inutilité de continuer un parcours que je n'avais, peut-être, conçu aussi long et chargé de tant de rameaux que par perversité, coquetterie ou réticence vis-à-vis de moi-même, si ce n'est par un souci artiste de composition en quelque sorte symphonique<sup>45</sup>.

De même, les événements politiques contemporains de la rédaction de *Fibrilles* sont-ils exposés du point de vue des désagréments qu'ils entraînent, ce qui ne manque pas, bien évidemment, d'apparaître comme une ultime manifestation de l'esprit petit-bourgeois : lors d'un voyage en Belgique, Leiris avoue : « j'ai eu là-bas quelques jours agréables, avec des gens que j'aime bien, auprès de qui je pouvais oublier tant soit peu la vilaine tournure prise en France par la politique depuis déjà plusieurs mois, avec la guerre d'Algérie...<sup>46</sup> ». Il concède même que

41. *Ibid.*, p. 596-597.

42. *Ibid.*, p. 572.

43. La délégation est invitée aux célébrations de la fête nationale à Pékin le 1<sup>er</sup> octobre 1955. Voir note 2, p. 1500 de *La Règle du jeu*, *op. cit.*

44. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 548.

45. *Ibid.*, p. 524.

46. *Ibid.*, p. 646.

ces événements ont un retentissement sur l'écriture : « De plus en plus précipitée, la course, autour de moi, d'événements dans lesquels j'interviens en tant qu'individu s'agitant parmi des milliers d'autres a pour effet de ralentir si ce n'est de bloquer, la course que je mène ici.<sup>47</sup> » La porosité des deux mondes, de l'intime et du politique, atteint un degré tel qu'elle provoque une confusion de ces deux univers, comme en témoigne l'énumération faite par Leiris de la « suite néfaste d'événements » qui ont introduit « une assez longue coupure dans l'accomplissement périodique de ce rite (les fins de semaine à la maison de campagne de Saint-Hilaire)<sup>48</sup> » et où voisinent la mort de sa mère, l'entorse de sa femme, la sinistre affaire hongroise et la piteuse affaire du canal de Suez, « chagrin et désagréments privés qu'escortèrent, sur le plan des secousses publiques et comme si tout devait se démantibuler en même temps », les affaires politiques de 1956.

Leiris, qui confesse procéder « volontiers par alternative (pour [s]a commodité et parce que les contrastes [l']ont toujours séduit)<sup>49</sup> » ne parvient pourtant pas à résoudre l'opposition entre des aspirations contradictoires. La découverte d'une règle d'or qui devait lui permettre de les concilier lui apparaissant compromise, il adopte plusieurs attitudes qui butent toujours sur la même aporie.

L'alternative est alors la suivante : soit il choisit de privilégier l'art au détriment de l'action politique :

Je pourrais certes prendre le parti contraire : renoncer à ces amalgames et suivre mon caprice, essayer de sauver les meubles du côté de la poésie et lâcher l'autre côté, de loin le plus ingrat. Mais cela ne résoudrait rien, car écarter des thèmes qui me préoccupent à seule fin de n'être plus bridé me ferait honte, et cette honte me barrerait ensuite plus que n'importe quoi.<sup>50</sup>

Soit il renie son activité littéraire, comme nous avons vu qu'il avait été tenté de le faire à son retour de Chine, non pour se consacrer à la politique, mais pour s'effacer, en quelque sorte, devant des idéaux collectivistes, conscient qu'il est de « l'urgence d'élargir la perspective<sup>51</sup> ».

Les allégories proustiennes, le côté de Mao-Tsé Toung et le côté de Kumasi, en référence à deux expériences esthétiques marquantes pour lui, résument une tentative de conciliation entre art et politique qui, à défaut d'aboutir, prend acte de ces aspirations contradictoires en les nommant.

---

47. *Ibid.*, p. 728.

48. *Ibid.*, p. 562.

49. *Ibid.*, p. 743.

50. *Ibid.*, p. 742.

51. *Ibid.*, p. 743.

### Ma « pré-Chine<sup>52</sup> »

Force est donc de constater que l'élucidation des liens qu'entretient l'œuvre autobiographique leirisienne, dans son troisième opus, avec la politique sont à chercher ailleurs, comme le suggèrent quelques aspects à première vue secondaires de l'œuvre. On peut faire l'hypothèse que cet ailleurs aurait les couleurs du vert paradis de l'enfance.

Leiris aborde, dans ce volume, de grandes questions générales, derrière lesquelles il semble se réfugier un temps : l'art et la politique, l'engagement esthétique, la poésie et le monde, l'amour de soi, l'amour des autres, la vérité d'un seul, la vérité de tous, etc. *Fibrilles* est, en outre, le seul volume de *La Règle du jeu* qui soit en rapport direct avec le temps de l'écriture, au point que son auteur semblerait avoir des préoccupations de diariste, de mémorialiste tout autant que d'autobiographe. Qui plus est, il s'agit d'un volume qui fait, pendant un temps, figure de conclusion à l'entreprise.

Leiris s'y débat, certes, avec les difficultés temporelles signalant la distorsion entre temps de l'histoire qu'il qualifie de « cataracte d'événements » et temps du récit occupant « quelques lignes<sup>53</sup> », mais la gêne réside pour lui ailleurs : il aborde de front la question de l'intrusion du politique dans le domaine de l'intime du fait que ces « allusions aux circonstances » qu'il mêle « à la sauvette » dans son texte seront devenues sibyllines lorsque ce dernier sera définitivement publié. Le vertige qui semble être celui du diariste se révèle, de fait, revêtir une tout autre ampleur puisque, comme l'explique le paragraphe suivant, c'est le sentiment d'échec de l'entreprise autobiographique, qui devait lui permettre de jeter sur sa vie un regard « en quoi tout devrait se condenser et prendre la fixité d'un panorama<sup>54</sup> », qui le taraude. L'impasse dans laquelle il pense s'être fourvoyé a consisté, de fait, à substituer aux préoccupations politiques des préoccupations intimes :

À l'orée même de mon travail, une attente en prise directe sur le siècle, puisque c'est au début de l'Occupation que je me suis mis à l'ouvrage, pensant – tous projets en suspens – ne pouvoir employer mieux qu'à un large tour d'horizon intérieur le temps qui s'écoulerait jusqu'à la sortie du tunnel, cela, sans voir que c'était m'engager dans un autre tunnel [...] <sup>55</sup>.

Cet aveu appelle, semble-t-il, deux remarques : d'une part, le voyage derrière le « rideau de fer<sup>56</sup> » est inclus dans un paradigme comprenant le voyage métaphorique qu'est le voyage intime, puisque, comme Leiris le dit, il se trouve dans un entre-deux : « le voyage en Chine derrière moi », « et, devant moi une étape nouvelle du voyage non localisé que j'effectue

52. *Ibid.*, p. 524.

53. *Ibid.*, p. 730.

54. *Ibid.*, p. 731.

55. *Ibid.*, p. 732.

56. *Ibid.*, p. 523.

avec pour tapis ma table de travail<sup>57</sup> ». Aussi, quand il inaugure *La fière, la fière...* par l'évaluation suivante : « De tous les tours que j'ai faits, c'est celui-là sans doute qui m'a donné le plus de contentement<sup>58</sup> », est-on en droit de penser qu'il inclut son voyage intérieur dans le paradigme des tours. D'autre part, l'ensemble est sous-tendu par la culpabilité qui se fera jour dès les débuts du volume suivant, *Frêle bruit*, où, comme le rappelle Pierre Lassave, l'écrivain devient ce « Ponce Pilate se lavant les mains du sang du monde au fond de sa cuisine de mots<sup>59</sup> ».

Ce retrait hors du monde pour se consacrer à « un tour d'horizon intérieur » n'a donc rien qui aille de soi, semble-t-il, même si Leiris établit un lien clair entre écriture de l'intime et politique : il croit pouvoir affirmer<sup>60</sup> que ce repli sur soi est, de fait, la conséquence de sa répugnance à l'action, définissant ainsi l'écriture autobiographique comme refuge contre l'action politique. L'entretien avec Madeleine Chapsal<sup>61</sup> confirmera ce lien, l'auteur y affirmant que *Fibrilles* est né de l'impossibilité d'écrire sur la Chine, ce volume étant d'ailleurs le seul qui fasse doublon en quelque sorte avec une autre publication, le *Journal de Chine*<sup>62</sup>.

*Fibrilles*, comme le démontre Denis Hollier, est « le théâtre d'un effondrement du pôle de la croyance qui affecte tous les fondements du projet de *La Règle du jeu*<sup>63</sup> ». Cet effondrement est intimement lié à l'effondrement de la foi de Leiris dans la construction socialiste et dans la révolution, de sorte que l'auteur en vient à attribuer partiellement sa tentative de suicide, dont le récit occupe une large place dans *Fibrilles*, à l'enlisement dans l'écriture et à la perte de foi dans les idéaux révolutionnaires, Leiris faisant mine d'oublier un instant les déboires amoureux qu'il donne pour cause évidente de son geste :

L'idée du suicide me hantait depuis longtemps, il est superflu que j'y revienne, si ce n'est pour dire que son emprise s'était accrue depuis que, n'ayant plus la foi du charbonnier en la valeur humaine de ce qu'on nomme « la construction socialiste », je me voyais non seulement privé d'une manière de religion mais atteint jusque dans l'activité à laquelle je m'adonne avec le plus de constance, puisque, faute désormais d'une lueur même lointaine et intermittente pour me guider, je m'enliserais définitivement dans le borbier de mon livre<sup>64</sup>.

---

57. *Ibid.*, p. 524.

58. *Ibid.*, p. 523.

59. Pierre Lassave, *op. cit.*, p. 21.

60. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 756.

61. *Ibid.*, p. 1476.

62. Voir à ce sujet Laure Himy, « Du *Journal de Chine* à *Fibrilles* : la constitution du témoignage », *Elseneur*, n° 17, 2001, p. 223-240.

63. Michel Leiris, *La Règle du jeu*, *op. cit.*, p. 1492.

64. Michel Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 607.

Il constate que son retour de Chine bouscule quelque peu le plan de *La Règle du jeu*<sup>65</sup> et la structure même du volume est la preuve de cette intrusion du politique dans l'écriture autobiographique : le récit du suicide et de la lente remontée vers le réel occupe la partie centrale du volume, encadrée par deux parties sur la Chine. Leiris revient à la Chine révolutionnaire après une longue digression dont elle a été absente pour parvenir au constat qu'elle a joué un rôle infime pour lui, reprenant ainsi les notes de la fiche 388<sup>66</sup>. L'énumération des événements politiques de l'année 1961 qui l'ont « secoué comme ils l'ont fait de millions d'autres personnes<sup>67</sup> » l'amène au « sinistre constat » qu'il lui reste une marge de temps bien étroite pour voir l'éclosion de jours meilleurs. Ces remarques invitent à établir un parallèle entre ses analyses sur la Chine et sur lui-même : le vieux conte des *Amours de Liang Chan-po et Chou Ying-tai* le séduit par la merveille de « se métamorphoser sans cesser d'être soi<sup>68</sup> » et, à plusieurs reprises, ce qu'il dit le plus admirer dans la Chine communiste est son insistance à souligner une continuité, un lien avec l'héritage de la Chine ancienne<sup>69</sup>. Le miracle chinois est qualifié de « prodigieux accord entre passé et présent, monuments et êtres vivants<sup>70</sup> », et il est clair que c'est un miracle de cet ordre que l'écrivain espérait voir advenir lors de la rédaction de *La Règle du jeu*. D'ailleurs, n'a-t-il pas introduit le chapitre par la recherche des « chinoiseries tirées de [s]on passé proche ou lointain<sup>71</sup> », preuve si besoin était que la tentative d'écriture du politique a cherché dans un premier temps à s'adosser à des considérations intimes pour se légitimer ? Leiris suggère ainsi la nécessité d'avoir partie liée avec son sujet depuis l'enfance, de sorte que l'échec relatif de cette recension chinoise est indubitablement attribué à la place de la Chine dans ses souvenirs d'enfance. Il évoque ainsi « ces “fibrilles” auxquelles depuis la Chine [il] travaille avec une peine liée peut-être [...] au fait que la Chine n'a joué qu'un rôle infime dans [s]on exotisme enfantin de sorte qu'elle est privée de certaines résonances [...] »<sup>72</sup>. Les difficultés politiques entrevues pourraient alors être de nature à remettre en cause la rédaction du volume :

Comment, maintenant que m'était montré en noir sur blanc combien la voie du marxisme est une voie semée d'embûches [...], mener ce livre à la conclusion que j'avais entrevue et dont le rejet ne laisserait place (si l'on

---

65. *Ibid.*, p. 524.

66. *Ibid.*, p. 1263.

67. *Ibid.*, p. 702.

68. *Ibid.*, p. 550.

69. *Ibid.*, p. 559.

70. *Ibid.*, p. 720.

71. *Ibid.*, p. 524.

72. *Ibid.*, p. 601.

voulait encore conclure) qu'au brutal baisser de rideau que serait l'enregistrement de ma défaite [...] <sup>73</sup>.

De même, c'est vraisemblablement son goût pour les spectacles qui le conduit à admirer les mises en scène de l'Asie communiste, qu'il qualifie d'envers de l'Europe capitaliste, mais qu'il tente d'analyser en termes éminemment politiques : « une parade dans laquelle se déploie gaiement l'éventail complet des classes et des activités n'est possible que si toutes ces activités ont une résonance pour chacun des segments de la société [...] <sup>74</sup> ».

Le tressage des considérations intimes et politiques opère à un autre niveau, sensible dans la contamination du discours intime par le discours politique, de sorte qu'au-delà de l'affleurement d'un réel politique au sein de l'autobiographie leirisienne, il conviendrait d'interroger les retentissements esthétiques de ce tressage. Le pouvoir subversif de l'abandon du récit linéaire chronologique est un choix poétique derrière lequel se lit la contestation de formes esthétiques jugées bourgeoises que Leiris s'emploie à justifier *a posteriori*. Le métadiscours qui commente la composition du passage que nous lisons ne se prive pas d'une comparaison éloquente : le passage serait composé, selon l'auteur, à la manière de ces fresques qu'il a eu le loisir d'admirer lors de son voyage en Chine <sup>75</sup>.

De même peut-on s'interroger sur l'importance des fiches qui préparent à l'écriture autobiographique, dont on sait le rôle capital qu'elles ont joué dans la rédaction du texte, rôle qui est ici remis en question. On peut faire l'hypothèse que, craignant l'épuisement de la matière qu'elles lui fournissaient <sup>76</sup>, l'écrivain aurait tenté de leur substituer ce « journal attentivement tenu » mais qui pourtant ne livre que « quelques miettes récupérables <sup>77</sup> ». Les souvenirs politiques, aussi riches, variés et nombreux soient-ils, échouent ainsi à se substituer aux souvenirs intimes.

Ce qui expliquerait les raisons pour lesquelles Leiris ne semble jamais se départir des codes de lecture du monde hérités de son enfance et plus particulièrement de son éducation religieuse. Qu'il aborde la nouveauté que représente la Chine qu'il visite en comparant « Lénine et des symboles comme la faucille et le marteau <sup>78</sup> » aux symboles de la chrétienté, le communisme à une « nouvelle religion <sup>79</sup> », qu'il réfléchisse à son comportement et condamne ses velléités politiques après le congrès de Vienne de 1952 comme « une odieuse espèce de quiétisme religieux <sup>80</sup> » ou encore

---

73. *Ibid.*, p. 607.

74. *Ibid.*, p. 537.

75. *Ibid.*, p. 548.

76. Comme il le confesse après la parution de *Fourbis*. Voir *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 601.

77. *Ibid.*, p. 543.

78. *Ibid.*, p. 555.

79. *Ibid.*, p. 726.

80. *Ibid.*, p. 604.

évoque une réunion du comité idéologique du Bureau des recherches surréalistes et la marche vers « une Terre promise, surréalisme et révolution<sup>81</sup> », force est de constater que ses codes de lecture du monde restent ancrés dans l'enfance. Cet ancrage justifie ainsi la désaffection pour la Chine dont il prend conscience lors de la nuit de Copenhague où il fait escale :

[N]e sachant – moi qui suis incapable d'écrire en me fondant sur des idées qui ne seraient que des idées – comment traiter de cette Chine trop passionnante pour que je pusse ne point longuement en parler et sur laquelle, après une découverte relative à moi seul, je n'avais pas à modifier mon jugement, mais que je constatais hors de ma sphère d'élection. Non sans ruser, j'ai passé outre cette difficulté, mais jamais n'a été réparé ce qui s'est défait au Danemark, quand la Chine avait soudain glissé vers la périphérie, aussi fortement qu'elle continuât de m'occuper<sup>82</sup>.

Il apparaît donc que « la tache rouge de l'espoir », si elle ressortit au registre politique, a, un temps, résumé les aspirations intimes de Leiris. Le sentiment d'échec relatif de l'entreprise autobiographique comme de la recension chinoise résonneraient ainsi comme une prise de conscience lucide de ses limites par un homme honnête aux prises avec son temps.

Marianne Berissi

*IUFM, Université Paris-Sorbonne*

---

81. *Ibid.*, p. 769.

82. *Ibid.*, p. 779.